

Albert Camus et la guerre d'Algérie Tensions politiques et interdiscursivité journalistique

Karima AIT DAHMANE
Université d'Alger

ملخص

تطمح هذه المداخلة إلى أن تكون مقاربة شاملة لإشكالية النص الصحفي والتي لا يمكن فصلها عن إشكالية الجدل الخطابي الذي يفرض دينامية دائرية من التوافق والتواجه.

يدور الجدل داخل الفضاء الخطابي المتعلق باستقلال الجزائر والذي يتخذ فيه المتلفظون مواقف مختلفة بالنظر إلى تطلعاتهم الإيديولوجية. وحتى تمثل هذه الفكرة، من الضروري أن نأخذ المناظرات التي جمعت كامو مع معاصريه بعين الاعتبار. ويمكننا أن نوضح محاولته في شبكة المواقف الجدلية بسبب اختلاف وجهات النظر بخصوص هذا الموضوع. هل يمكن أن نكون مع الانتفاضة ولكن ضد الثورة؟ وما هي مواقف كامو اتجاه الجزائريين في مختلف المواقف الصعبة مثل حرب التحرير؟ هذه هي الأسئلة الأولية التي تسمح لنا بالتفكير في موضوع الجدل عن طريق الدينامية الخطابية.

1- Contexte et cadre de la recherche

Ma communication se veut une réflexion globale sur la problématique de l'interdiscursivité journalistique qui ne peut être dissociée de celle de la polémique discursive imposant une dynamique cyclique d'accord et de confrontation. Albert Camus, journaliste et écrivain d'envergure internationale, n'a cessé d'affronter les divergences et les tensions politiques, qui ont agité les esprits- de la résistance à l'insurrection du 1^{er} novembre 1954, du communisme soviétique au terrorisme. Il a réuni sous le titre *Actuelles* trois recueils d'articles, conférences et débats politiques représentant le bilan de ses prises de position face aux problèmes d'actualité de son temps.

La polémique¹ se fait à l'intérieur de l'espace discursif concernant le conflit algérien- on ne parle pas encore de «Guerre d'Algérie»- par rapport auquel les énonciateurs prennent des positionnements différents en fonction de leurs aspirations idéologiques. Pour illustrer cette idée, il est indispensable de tenir compte des controverses opposant Camus à ses contemporains...On pourrait déjà situer son intervention dans le réseau des positions polémiques, en raison de l'affrontement des conceptions sur ce thème.

Peut-on être pour la révolte et contre la révolution? Quelles étaient les positions de Camus vis-à-vis des Algériens musulmans dans les moments difficiles comme la guerre de libération? Ce sont ces questions préliminaires qui nous permettront de réfléchir, à partir d'un échantillon de textes représentatif des clivages, sur l'objet de la polémique par le biais de la dynamique interdiscursive.

2. Le journalisme « au service de la justice » : tensions et engagements

2.1. L'interdiscursivité journalistique

D'un point de vue théorique, le discours journalistique est fondamentalement pris dans l'interdiscours, il n'échappe pas à l'interdiscursivité pour se constituer : «*de discours rencontre le discours d'autrui sur tous les chemins qui mènent vers son objet discursif*» Les différents protagonistes interprètent leurs discours respectifs au cours de l'interaction, en les adaptant à leurs propres besoins.

C'est dans le cadre de cette compréhension élargie de l'interdiscours que notre réflexion s'inscrit. Avant de nous y engager, il faut préciser que l'interdiscursivité journalistique est traversée par les idéologies, instaurant la prédominance de certains types de discours sur d'autres, et permet d'expliquer les relations que le discours

camusien entretient avec d'autres discours produits sur la guerre d'Algérie : il peut s'agir de citations, d'allusions, de répétitions à valeur argumentative, d'ironie ou d'autres procédés discursifs.

2.2. *L'engagement de Camus dans le mouvement «Combat»*

Il est pertinent de nous intéresser aux articles d'Albert Camus, rassemblés dans *Actuelles III. Chronique algérienne 1939-1958* (1958). Par delà leur exigence éthique et leur lucidité, ces textes nous apportent un message sans illusion, mais paradoxalement des raisons de ne pas désespérer de notre monde.

D'après les informations biographiques que l'on possède, il semble bien que Camus² - orphelin et pauvre- demeure toute sa vie sensible à ceux qu'on appelait «des humiliés». Adhérant, pour une brève période au Parti communiste (1934-1935), il publia dans *Alger – républicain* des enquêtes et des articles dénotant sa volonté de justice. En 1943, il s'engagea dans le mouvement *Combat* pour réclamer une France socialiste. Parallèlement, il publia des romans (*l'Etranger*, (1942), *la Peste* (1947), *l'Homme révolté* (1950), *la Chute* (1956)), des essais littéraires (*l'hôte*), des essais philosophiques (*le Mythe de Sisyphé* (1941)), des lettres (à un ami allemand, à sa mère, à Sénac, à Aziz Kessous), des *Discours de Suède* (1958) et des *Carnets* (posth. 1962). Cet intellectuel complet aux multiples talents- commentateur, romancier, critique littéraire, homme de théâtre, essayiste et philosophe- accepta de collaborer à *l'Express* où il publia une nouvelle série d'articles sur l'Algérie. Il se tua dans un accident d'automobile à Villeblevin, près de Montereau, le 04 janvier 1960.

3. Tensions politiques et prises de position

Pour comprendre le combat de Camus, il convient de rappeler les bouleversements politiques qui se sont produits de 1933 à 1945 arrivée d'Hitler au pouvoir, victoire du Front populaire en France, guerre civile en Espagne, deuxième guerre mondiale, répression du 8 mai 1945, bombe atomique d'Hiroshima³, communisme soviétique... C'était un temps où les écrivains parmi les plus grands faisaient commentateurs engagés et concernés par leur époque, Camus dans *Combat*, Gide dans *Vendredi*, Kateb Yacine dans *Alger- républicain*... Le romancier de *l'Etranger* abordait des sujets que presque aucun autre écrivain n'aurait osé évoquer en public, même dans les journaux

les plus engagés : reportages sur la *Misère de la Kabylie* ⁴, interventions dans les affaires judiciaires entre autres sa défense de Cheikh El-Okbi, accusé d'avoir assassiné le Muphti d'Alger, articles sur les événements du 8 mai 1945... Il avait foi en la justice et ne ratait jamais une occasion de le rappeler :

« Dans cet admirable pays, des hommes souffrent de faim et demandent la justice. Ce sont des souffrances qui ne peuvent nous laisser indifférents, puisque nous les avons connues » (Camus, 1958 : 97).

Après le massacre de Sétif, dans un article intitulé *« C'est la justice qui sauvera l'Algérie de la haine »*, il écrivait dans *Combat* :

« De malheureuses et innocentes victimes françaises viennent de tomber et ce crime en lui-même est inexcusable mais je voudrais que nous répondions au meurtre par la seule justice pour éviter un avenir irréparable ».

Après avoir constaté l'échec de la politique d'assimilation, l'auteur de *l'Etranger* soutient le projet de Ferhat Abbas, qui *« réclame la reconnaissance d'une nation algérienne liée à la France par des liens du fédéralisme »* (*Combat* 13-14 mai). Aussi, il croit possible de contourner l'idée même d'indépendance de l'Algérie par une politique de réformes.

En août 1955, il écrit à Aziz Kessous- ancien partisan de l'assimilation- pour provoquer un rapprochement entre Français et Musulmans :

« ... Et pourtant vous et moi, qui nous ressemblons tant, de même culture, partageant le même espoir, fraternels depuis si longtemps, unis dans l'amour que nous portons à notre terre, nous savons que nous ne sommes pas des ennemis et que nous pourrions vivre heureusement ensemble, sur cette terre qui est la nôtre » (1958 : 126).

On voit bien que Camus prône le dialogue pour préserver un avenir franco- algérien menacé, mais il faut dire que la répression du 8 mai a creusé de façon décisive le fossé entre les communautés. Le fédéralisme, quant à lui, est déjà dépassé par le fait même que les quelques réformes accordées par le parlement français n'ont pas été appliquées.

4. Camus et la guerre d'Algérie : «terrorisme» ou justice ?

4.1. La condamnation de la violence du FLN

Les déclarations de Camus à propos de la révolution algérienne ont très souvent été une source de polémique en tant qu'intellectuel, ensuite en tant que Français d'Algérie. Homme de gauche, il a toujours insisté sur la légitimité de la révolte, légitimité fondée sur le refus catégorique du colonialisme et de l'oppression. Mais il n'a pas pu en admettre ni le but (la séparation, qui ferait de l'Algérie et de la France deux pays étrangers, et qui l'obligerait à choisir entre ses deux patries) ni les moyens (la violence, y compris le terrorisme contre les civils «arabes» et français. Il déclare :

«Il faut choisir son camp », crient les repus de la haine. Ah ! je l'ai choisi ! j'ai choisi mon pays. J'ai choisi l'Algérie de la justice où Français et Arabes s'associeront librement ! Et je souhaite que les militants arabes, pour préserver la justice de leur cause, choisissent aussi de condamner les massacres des civils, comme les Français, pour sauver leurs droits et leur avenir, doivent condamner ouvertement les massacres répressifs»(Camus, 1958 : 158-159).

Pour lui, le FLN n'est qu'un parti totalitaire, dont les membres les plus radicaux souhaitent le départ de la communauté française : *«le terrorisme est indéfendable, quels qu'en soient les buts proclamés, parce qu'une victime innocente a plus de poids qu'un idéal qui se révèle souvent un mirage : les dérives totalitaires sont là pour le rappeler...»*.

En janvier 1956, Camus invite ses compatriotes, Français d'Algérie et Arabes, à n'être «ni victimes ni bourreaux», à refuser «d'exercer et de subir la terreur» et à «mériter de vivre en hommes libres». (1958 : 184). Déçu du peu d'écho de son appel pour une trêve civile en Algérie, il décide de ne plus prendre part officiellement aux débats politiques sur ce conflit et s'oppose à l'indépendance, qui signifie, pour lui, l'exclusion des Pieds-noirs :

«Si bien intentionné qu'on soit envers la revendication arabe, on doit cependant reconnaître qu'en ce qui concerne l'Algérie, l'indépendance est une formule purement passionnelle. Il n'y a jamais eu de nation algérienne».

Camus sait bien au moment de la résistance française au nazisme hitlérien que la violence est nécessaire. Il l'a dit dans deux

réponses à Emmanuel d'Astier de la Vigerie publiées dans *Caliban* n° 16:

«je crois que la violence est inévitable, les années de l'occupation me l'ont appris. Pour tout dire, il y a eu, en ce temps-là, de terribles violences qui ne m'ont pas posé aucun problème». (Idem : 149-150).

4.2. La justice n'est pas toujours juste !

Le 12 décembre 1957, lors d'une rencontre avec les étudiants à Stockholm, Camus rompt son silence douloureux pour répondre à un étudiant algérien :

«Je me suis tu depuis un an et huit mois, ce qui ne signifie pas que j'ai cessé d'agir. J'ai été et je suis toujours partisan d'une Algérie juste, où les deux populations doivent vivre en paix et dans l'égalité...J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément dans les rues d'Alger par exemple, et qui peut un jour frapper ma mère ou ma famille, Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice» (Le Monde du 14 décembre 1957).

Il convient de tenir compte des conditions de production d'une telle déclaration car la construction du sens est inséparable du contexte où le discours s'insère. Si par la «justice», il fallait entendre le droit à l'indépendance pour les Algériens, la position de l'homme en plein déchirement, du citoyen, méritait et mérite toujours d'être prise en considération. Camus aimait sa terre natale et désirait pouvoir y rester. Voici quelques énoncés qui le démontrent :

- *«je n'ai jamais rien écrit qui ne se rattache, de près ou de loin, à la terre où je suis né».*

- *«En ce qui me concerne, j'ai aimé avec passion cette terre où je suis né... Bien que j'aie connu et partagé les misères qui ne lui manquent pas, elle est restée pour moi la terre du bonheur, de l'énergie et de la création. Et je ne puis me résigner à la voir devenir pour longtemps la terre du malheur et de la haine»* (1958 :182).

Résidant à Paris, il s'était publiquement inquiété de la violence possible contre sa mère qui vivait toujours à Alger, il était poursuivi par la hantise de la voir mourir dans un attentat, préparé par le FLN ou l'O.A.S. Celui qui tuerait cette vieille femme au nom de la justice

commettrait une grave injustice. Certes, ce choix (préférer sa mère à la justice) n'était pas une attitude politiquement valable. Mais il y a une explication psychologique de ses prises de position parfois contradictoires. Camus a vécu le drame algérien comme «une tragédie personnelle», il a compris que la justice n'était pas toujours juste. Dès qu'il s'agissait de l'indépendance, il rejoignait les siens en essayant d'imposer aux «extrémistes» une pensée du midi, c'est-à-dire un oui à la vie. Ainsi, cet intellectuel était pris entre sa communauté d'origine et ses convictions.

5. Tensions et dynamiques de l'interdiscours franco- algérien

Camus s'est dressé contre un bloc uni et intellectuellement puissant d'écrivains de sa génération, qui exigeaient l'indépendance de l'Algérie. C'est une guerre des plumes, une guerre de mots, «un interdiscours dans un contexte d'interincompréhension». Pour analyser la manière dont l'interdiscours se réalise, il nous a paru utile de choisir quelques réponses de ses contemporains.

Tout d'abord, Mouloud Feraoun préférait croire à l'indépendance sous le pouvoir du FLN, «afin, le cas échéant, de ne crever que la tête haute». Vœu qui fut exaucé par l'O.A.S. le 15 mars 1962 :

«J'aimerais dire à Camus qu'il est aussi algérien que moi et que tous les Algériens sont fiers de lui, mais aussi qu'il fut un temps, pas très lointain, où l'Algérien musulman, pour aller en France, avait besoin d'un passeport. C'est vrai que l'Algérien musulman, lui, ne s'est jamais considéré comme Français. Il n'avait pas d'illusion» (Journal, 18 février 1957 : 204-205).

Tout énoncé reprend et répond nécessairement à la parole de l'autre, qu'il inscrit en lui ; il se construit sur un déjà- dit. Pour Jean Sénac, Camus condamne la violence en Algérie «sans en comprendre les motifs ni les modalités»... «les maquis algériens du FLN ont derrière eux toute la population musulmane et l'ensemble des personnalités officielles autochtones», combattant pour la libération de leur patrie». En d'autres termes, «c'est une guerre anticoloniale, c'est-à-dire pour une autre nation algérienne, et non une guerre civile pour une «justice éclatante» sur le plan social et économique» (H. Nacer-Khodja, 2000 : 77).

Sartre, quant à lui, n'a pas suivi le lauréat du prix Nobel dans ses arguments parce qu'il a sous-estimé le caractère politique

de la revendication algérienne en croyant que les Musulmans voulaient simplement des réformes alors qu'ils voulaient une patrie, ils avaient droit à une nation et à un Etat indépendant. Dans un montage de *France- Culture* sur la guerre d'Algérie (1987), Kateb Yacine déclare : «*Ce que je n'aime pas chez Camus c'est sa manière de poser le problème. Une révolution n'est pas une morale*» (Ch. Achour, 1998 : 178). Jean Amrouche a montré que l'attachement à l'Algérie ne pouvait conduire un Algérien qu'à adhérer pleinement au combat de son peuple :

«Pour l'Algérien, la guerre d'Algérie n'est pas un conflit comme un autre... C'est une guerre sacrée, qui met en cause tout son être et le fondement de son existence et non point seulement certaines modalités de son existence»(A. Taleb Ibrahimi, 1981 : 179).

En somme, Camus n'a jamais envisagé une Algérie indépendante. Il a parlé des «Arabes» et à aucun moment des «Algériens». Et la connotation donnée au praxème «Arabe», depuis la colonisation, est souvent péjorative. Il a enfin parlé de la souffrance psychologique due au terrorisme du FLN. Or la violence au moment de la guerre de libération n'est pas juste, elle est justifiée.

Conclusion

Finalement Camus a choisi les siens: homme de gauche et résistant, il dénonçait le colonialisme, le racisme, la misère et la tyrannie ; fils de la colonie de peuplement, il défendait son droit de vivre dans une Algérie de ses rêves.

Le combat pour la justice n'est jamais terminé. La génération de l'indépendance continuera à relire avec intérêt cet immense écrivain méditerranéen, qui fait partie de notre patrimoine culturel. Ses écrits politiques- jadis à contre-courant- sont aujourd'hui d'une saisissante actualité : les problèmes des droits de l'homme, de la démocratie, du terrorisme politique dans le monde, du dialogue qu'il pose semblent avoir été rédigés pour notre époque.

NOTES

1. Le mot «polémique» vient du grec *polemikos*, qui veut dire relatif à la guerre.
2. Né le 07 novembre 1913 à Mondovi- dans la wilaya de Annaba, Camus ne connut pas son père, tué au début de la Première Guerre mondiale, et fut élevé par sa mère et sa grand-mère dans le quartier populaire de Belcourt. Tuberculeux, il dut interrompre ses études en philosophie à la faculté d'Alger.
3. Dans l'éditorial de *Combat* du 8 août 1945, Camus trouvait «indécents» de célébrer la bombe atomique d'Hiroshima comme une découverte scientifique. Il écrivait : «*la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques*».
4. En 1939, Camus publia dans *Alger- républicain* une série d'articles intitulée *Misère de la Kabylie*.

Bibliographie

1. Analyse du discours

- CHARAUDEAU PATRICK, 2002, *Maingueneau Dominique, Dictionnaire de l'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- DETRIE CATHERINE, SIBLOT PAUL, 2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours. Une approche praxématique*, Praxiling Université Paul Valéry, Montpellier III.
- KERBRAT-ORECCHIONI C, & GELAS N, 1980, *Le discours polémique*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- MAINGUENEAU DOMINIQUE, 1983, *Sémantique de la polémique*, Lausanne, L'âge d'homme.
- RINGOOT ROSELYNE & ROBERT-DEMONTROND PHILIPPE, 2004, *L'analyse de discours*, Paris, éd. Apogée- IREIMAR.

2. Bibliographie plus centrée sur Albert Camus

- ACHOUR CH., 1998, *Albert Camus, Alger*, Atlantica Biarritz.
- ARONSON RONALD, 2005, *Camus et Sartre. Amitié et combat*, Paris, Alvik.
- CHAVANES FRANÇOIS, 2004, *Albert Camus. Tel qu'en lui-même*, Blida, Tell.
- DUBOIS LIONEL, 1995, *Les trois guerres d'Albert Camus*, Ed. Du Pont-Neuf.
- GUERIN JEANYVES, 1986, *Camus et la politique. Actes du colloque de Nanterre 5-7 juin 1985*, Paris, l'Harmattan.
- NACER-KHOJA HAMID, 2000, *Albert Camus, Jean Sénac ou fils rebelle*, Paris, Méditerranée EDIF.
- SIMON CATHERINE, «L'Algérie redécouvre son immense écrivain», *Le Monde* du 5 mai 2006.
- TALEB IBRAHIMI AHMED, 1981, *De la décolonisation à la révolution culturelle*, Alger, SNED.